

**Le regard et la voix**  
*White Room* de Patricia Rozema

Marcel Jean

Number 53, January–February 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22521ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jean, M. (1991). Review of [Le regard et la voix / *White Room* de Patricia Rozema]. *24 images*, (53), 65–65.

## WHITE ROOM DE PATRICIA ROZEMA

### LE REGARD ET LA VOIX

par Marcel Jean

Le sujet de *White Room*, second long métrage de l'Ontarienne Patricia Rozema, n'aurait pas déplu à Alfred Hitchcock. Il s'agit en effet de l'histoire d'un jeune voyeur qui, témoin du meurtre d'une chanteuse populaire, découvre que celle-ci n'était en fait que la doublure publique de la véritable chanteuse, femme timide vivant en recluse dans une maison de campagne.

Sujet hitchcockien, donc, avec tout ce que cela comporte de culpabilité, de variations sur le thème du Mal et de renversement des valeurs. Sujet hitchcockien pour une cinéaste davantage reconnue pour la qualité de son regard que pour l'habileté avec laquelle elle mène un récit (rappelons-nous *I've Heard The Mermaids Singing*). Sujet hitchcockien, en fait, pour une cinéaste qui ne l'est pas du tout.

On le sait, Hitchcock, lorsqu'il était au sommet de son art, se préoccupait assez peu de l'histoire qui était à la base d'un scénario. Il se concentrait plutôt sur la façon dont il allait la raconter. Cela au point où son travail dépassait la simple mise en scène pour devenir un discours sur la mise en scène. Or, s'il serait malvenu de demander à Patricia Rozema d'être Hitchcock, on peut tout de même se servir de son exemple pour essayer de comprendre en quoi *White Room*, après un début fort prometteur, finit par décevoir.

Comme on l'a déjà dit, Rozema s'est fait remarquer grâce au regard frais, original et sans condescendance qu'elle portait sur ses personnages dans *I've Heard The Mermaids Singing*. C'est ce même regard que l'on retrouve pendant la première heure de *White Room*, alors que, malgré l'in vraisemblance psychologique du personnage central (Norman Gentle, interprété par Maurice Godin), la cinéaste arrive à imposer un ton, un rythme, une couleur. Pendant toute cette première heure, le regard prime sur l'intrigue et le film navigue au bord de l'enchantement.



Norman (Maurice Godin) fasciné par Jane (Kate Nelligan)

Mais, malheureusement, il n'en va plus ainsi à partir du moment où Zelda (Sheila McCarthy) fait la lumière autour du subterfuge dont son ami Norman est devenu complice. Voulant monnayer sa découverte, Zelda fait éclater le fragile équilibre qui s'était installé entre Norman et la chanteuse. Les événements se précipitent alors et Rozema semble perdre le contrôle de son film qui devient pure mécanique et sombre dans les eaux noires de la convention. C'est qu'à partir de là le regard se subordonne à l'intrigue, intrigue tenue artificiellement au sommet car, d'évidence, l'essentiel est ailleurs.

C'est que la beauté du cinéma de Patricia Rozema, redisons-le, réside encore et toujours dans ce regard naïf qui la maintient au large des écueils post-modernes. En témoigne la scène où Norman, porté par son amour pour la chanteuse, arrive à surmonter son angoisse de la page blanche pour écrire, presque d'un trait, le texte dont il rêve depuis des mois. Construite comme un vidéoclip, cette scène surprend

et émeut par son absence de second degré. C'est tout naturellement que Rozema fait surgir les lettres de la page et les fait danser autour de Norman. Il y a quelque chose de neuf, voire de virginal, dans la façon dont elle utilise cette métaphore quasi enfantine. Cette image, d'ailleurs, est du même ordre que celle de Sheila McCarthy volant au-dessus des immeubles de Toronto dans *I've Heard The Mermaids Singing*.

La naïveté, telle qu'elle détermine les films de Rozema, est une forme de générosité. Elle est à la fois rigoureuse et gracieuse, amusante et touchante. C'est un supplément d'âme, un atout rare dont on ne voudrait pas être privé, surtout si c'est au profit de la mécanique d'un scénario trop ficelé pour émouvoir. ■

#### WHITE ROOM

Canada, 1990. Réal., scé. et mont.: Patricia Rozema. Ph.: Paul Sarossy. Mus.: Mark Korven. Int.: Kate Nelligan, Maurice Godin, Margot Kidder et Sheila McCarthy. 90 min. Couleur. Dist.: Alliance Vivafilm.